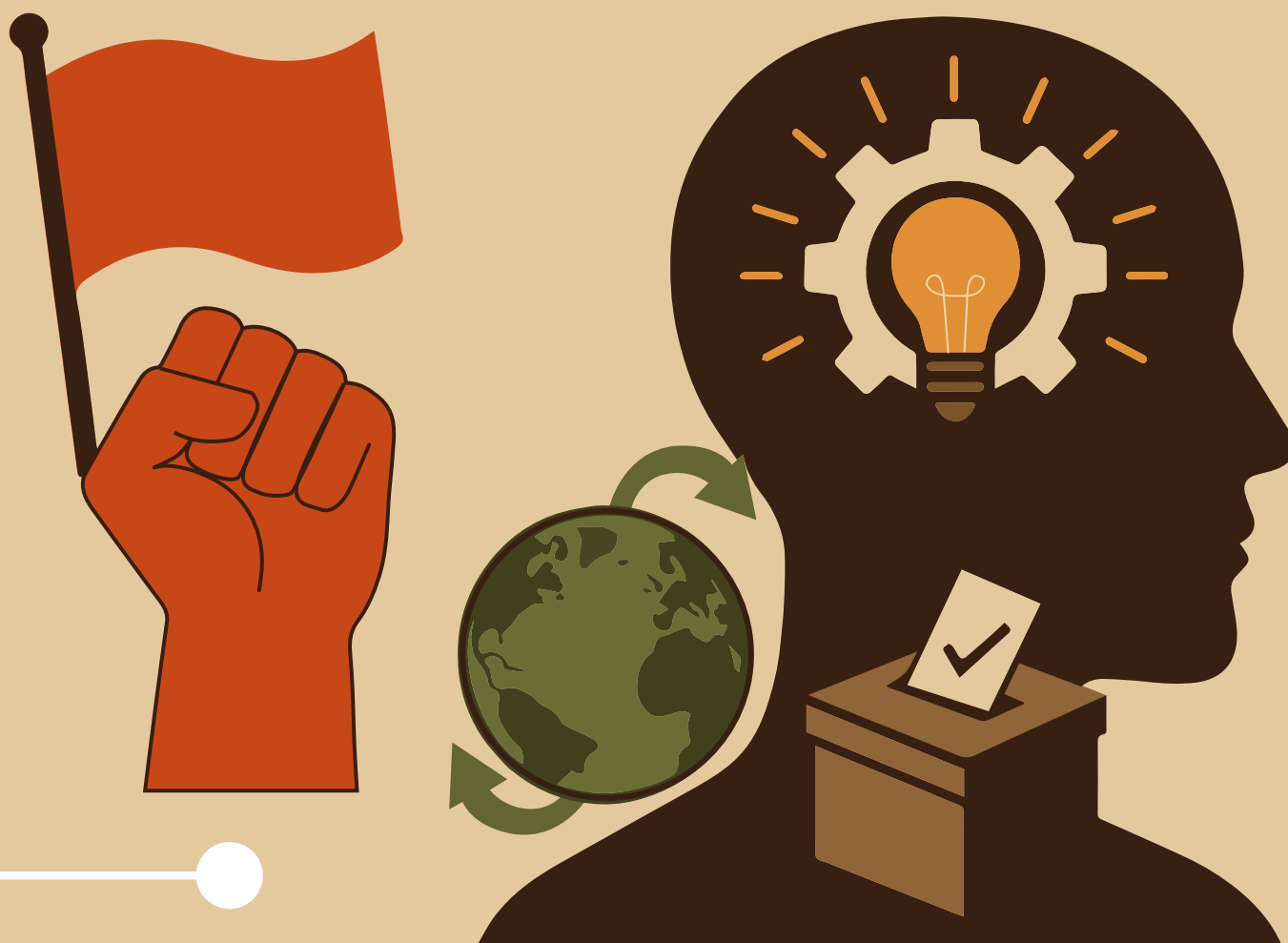


Libre croyant-e

« Le fond du protestantisme, c'est l'Évangile ; sa forme c'est la liberté d'examen »

Le journal protestant libéral & progressiste



idéologies : dire, croire, résister

Dans l'esprit qui faisait la force d' **Évangile & liberté**

N° 3 > Juillet 2025

SOMMAIRE

04

IL EST ÉCRIT ET MOI JE VOUS DIS
Le tombeau vide : récit de fondation
et enjeu idéologique

06

VENEZ COMME VOUS ÊTES
Femmes, voix, liberté !

08

DOSSIER
Idéologies : dire, croire, résister

BILLET D'HUMEUR

Réarmer les consciences :
pour une République éducatrice

14

COMMENT VA LE MONDE ?

Jeudi 29 mai - 17h à Sète : Synode national
de l'Église protestante unie de France.

16

D'OU VIENT CETTE IDÉE ?

Le Christ de Tillich : Dieu fait-il mourir l'homme
au nom de l'Absolu ?

17

19

LA FOI EN ACTES, DES VIEUX MOTS
POUR DE NOUVELLES PRATIQUES
Petite célébration libérale

20

QUI DITES-VOUS QUE NOUS SOMMES ?
Le choix de la liberté

22

NOTRE ASSOCIATION
Agenda et adhésion

- **Journal de l'association** : Union Protestante Libérale & Progressiste
Association sans but lucratif, loi 1901 - Siège : 108 grand rue, 30270, Saint Jean du Gard
- **Directeur de la publication** : Christophe Cousinié
- **Comité de rédaction** : Béatrice Cléro-Mazire (rédactrice en Chef), Emeline Daudé, Sandrine Landeau, Françoise Nimal, Sylvie Queval, Thalès Araùjo, Gilles Bourquin, Christophe Cousinié, Sébastien Gengembre, Cyrille Payot, Lilan Seitz.
- **Administration-adhésion-contact** : UPLP@libre-croyant-e.com

ÉDITO

Si la fin de la guerre froide avait laissé penser à la fin des idéologies par le triomphe d'une seule, force est de constater qu'aujourd'hui notre monde se retrouve dans une polarisation extrême. Il ne s'agit pas simplement de reconstruction géopolitique, mais c'est à tous les niveaux et dans tous les domaines qu'elle se retrouve et ce qui se passe au loin nous rejoint dans le plus près. Guerre en Ukraine, gouvernement américain, Gaza, le nucléaire iranien, mais aussi la fin de vie, le genre, la construction d'autoroutes et bien sûr la politique et la religion, tout est sujet à polémiques, à empoignades. Alors soit on se tait et on se tient loin de toute discussion qui pourrait dérapier, soit on affirme son idée.

Affirmer son idée, la défendre par un discours construit et raisonné, c'est justement la définition de l'idéologie : un discours sur les idées. Idées du monde, idées de l'être humain, idées de Dieu, etc.

Mais à cause de cette polarisation qui n'a rien d'une invention de notre siècle - rappelons-nous la guerre des deux France - parler d'idéologie n'a pas bonne presse. Se revendiquer d'une idéologie et la défendre, c'est prendre le risque d'être perçu pour un obtus, un radical clivant, comme si avoir une idée empêchait la discussion ou le radicalisme, l'échange. Hélas, on réduit l'idéologie à ce qu'elle devient de pire : le masculinisme, le sionisme violent, l'antisémitisme, le racisme. Mais il y a aussi des façons positives et constructrices de penser le beau, le vrai et le bien, il y a beaucoup de force dans l'idée de l'égalité et de la liberté. Et on peut défendre ces idées, même de manière radicale, sans pour autant refuser la discussion.

Mais pour défendre une idéologie, faut-il encore qu'il y ait de la pensée. Et si aujourd'hui la polarisation idéologique n'apporte pas de progrès, c'est justement qu'elle est en manque de pensée, et le premier combat et défi que nous devons relever est bien celui de la lutte contre l'ignorance.

Cette ignorance qui fait choisir l'idée simpliste, qui n'ouvre pas à l'analyse, mais en reste à ce qui se donne à voir ou à ce qu'on nous donne comme prêt-à-penser.

Notre monde n'est pas condamné à l'ignorance et aux idéologies destructrices, nous pouvons croire que par un travail éducatif, dans la société tout comme dans la religion, nous changerons l'avenir.

Il ne faut pas croire que penser l'avenir, c'est se livrer à une utopie. *Se transporter dans un avenir même lointain, c'est déjà marcher vers cet avenir, il faut avoir rêvé longtemps à son idéal pour pouvoir le réaliser un jour.* ●



Christophe Cousinié

● Pasteur de l'Église protestante unie en Cévennes, secrétaire général de l'Union Protestante Libérale & Progressiste.

Conception graphique et maquette : Sandrine Galia
Crédits photos des couvertures :
1^e - IA-SG - 4^e - Andrii Yalanskyi

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Printteam
510 Rue Etienne Lenoir,
30900 Nîmes

Journal gratuit

Numéro ISSN : 3040-9322

Dépôt légal : Juillet 2025



Béatrice Cléro-Mazire

Pasteure de l'Église protestante unie à l'Oratoire du Louvre

Le tombeau vide : récit de fondation et enjeu idéologique

Le récit de la résurrection dans l'Évangile selon Jean pourrait passer, à première vue pour un témoignage digne de confiance et sur lequel des siècles de doctrine chrétienne se sont enracinés. Mais raconter l'histoire du tombeau vide ne va pas de soi. La communauté de Jean, qu'on a coutume d'appeler la communauté johannique, écrit l'histoire qui la fonde, son propre mythe d'origine sur fond d'hostilité religieuse.

Écrire son histoire n'est jamais neutre, et nous constatons aujourd'hui de façon très manifeste que le récit historique est toujours un enjeu pour les pouvoirs en place. En ce moment même, de grandes puissances dont on pourrait penser qu'elles ne se construisent pas sur les mêmes racines idéologiques, usent pourtant de la même arme pour réviser l'histoire et interdisent que les universités et autres lieux de recherche emploient certains mots, certains récits, certaines idées, pour développer la pensée. Là où le témoignage se donne comme « histoire », l'idéologie n'est jamais loin. Non pas que les témoins soient systématiquement de mauvaise foi quand il tentent de restituer l'histoire d'un mouvement, d'un pays, d'un peuple ou d'une nation ; mais parce que le simple fait de choisir entre ces mots, nous oblige à partir de points de vue très différents et influence forcément la recherche. Il n'y a pas d'histoire pure, de témoin neutre, et le point de vue qu'on adopte pour parler des faits est déjà une prise de parti qui influencera le récit que l'on construit.

Il en va de même de l'art de prêcher. Par exemple, si, comme pasteure, je me place d'un point de vue critique à l'égard des textes bibliques, avec l'intention de comprendre comment actualiser des témoignages qui parlent d'un contexte qui n'est plus du tout le nôtre, je ne donnerai pas le même visage d'un texte que si je souhaite imposer son autorité par des arguments canoniques, ou dogmatiques. Comment lire la résurrection aujourd'hui sans emprunter l'issue de secours du mystère ? Beaucoup peuvent voir dans cette démarche critique la promotion d'une idéologie particulière qui vise à utiliser le texte biblique dans un sens propre à faire prévaloir la liberté du croyant sur l'obéissance aux dogmes que prévoit l'Église qui a établi cet Évangile comme texte canonique ; le prétendant ainsi intouchable. Il est évident que le geste critique qui vise à chercher quelle idéologie sous-tend la résurrection selon l'Évangile de Jean apparaîtra comme une exaction aux yeux de celles et ceux qui souhaitent défendre une idéologie de la pureté des textes

et du témoignage chrétien. Si aucun discours ne peut prétendre à la vérité pure, en être conscient et le dire fait toute la différence. Les systèmes qui excluent cette diversité de points de vue sont toujours suspects car ils prétendent connaître la vérité, avant même de la chercher. Nous le voyons aujourd'hui dans l'exclusion, par des pouvoirs autoritaires, des recherches qui pourraient mettre en doute leur légitimité.

En religion aussi, et peut-être plus qu'ailleurs, il y a des mots interdits. Dire qu'écrire un Évangile est un acte politique, que les témoignages bibliques sont des œuvres humaines motivées par des intérêts communautaires et identitaires particuliers n'est pas si simple en théologie et on a tôt fait de taxer ces démarches de blasphèmes.

Mais cette attitude critique n'est-elle pas, s'il en est besoin, justifiée par ce que nous pouvons entrevoir de l'attitude de Jésus lui-même qui, si l'on en croit ses dires rassemblés et redistribués dans les récits des Évangiles, critique

les pensées religieuses de son temps et la lecture de la loi et des prophètes, pour mieux démasquer les intérêts et les pouvoirs qu'elles servent ?

À force de considérer la Bible comme un monument intouchable, on risquerait de la laisser à ceux qui veulent l'utiliser comme arme de propagande pour soutenir leur propre idéologie. L'enseignement du Christ deviendrait alors lettre morte, dans un tombeau scellé à tout jamais par l'énorme pierre des institutions et les pouvoirs religieux ou temporels.

Le geste de l'Évangile de Jean est de construire l'identité de la communauté johannique contre les courants religieux qui refusent de considérer Jésus comme le Messie. Cela implique, pour les auteurs, de justifier sa « messianité » avec des arguments internes au judaïsme. Alors, pourquoi raconter l'événement d'un tombeau retrouvé vide ? Comment un tel récit peut-il fonder une communauté ? Quel désir sous-tend cette façon de présenter la fin d'un maître ?

C'est que d'un tombeau vide qui leur faisait problème, les communautés de disciples de Jésus en diaspora, on voulu faire une topologie légendaire à laquelle se raccrocher, d'autant plus qu'elles étaient loin de Jérusalem et de la crucifixion, par le temps et l'espace. Le tombeau vide devenait ainsi la fiction utile d'un pèlerinage utopique pour fixer un nouveau lieu d'origine de leur pensée et de leur foi. Quelque part en Palestine, un Maître de sagesse était mort supplicié et avait laissé vide le tombeau qu'on lui avait prêté, défiant toutes les lois de l'existence humaine et défiant toutes les idéologies autori-

taires de son temps par l'affirmation d'une vie éternelle plus forte que la mort. Le génie du christianisme n'est pas d'avoir imaginé le tombeau de leur maître comme un mémorial, mais de l'avoir imaginé vide du corps du maître. Le tombeau vide est à la fois le lieu de la mémoire d'une communauté de disciples qui pourraient aller se recueillir sur la tombe de leur maître et à la fois le lieu où il est inutile d'aller se recueillir puisque le maître n'est plus dedans, mais partout avec ses disciples.

Jésus, laisse derrière lui un vide propice à un nouveau langage pour la foi juive qui connaît un précédent à ce vide signifiant : le tombeau décrit par Jean devient le saint des saints, où deux anges encadrent le lieu où Jésus gisait, comme les chérubins de l'arche d'alliance encadraient et veillaient sur la loi dans l'arche d'alliance. Ici, c'est la trace de l'enseignement de Jésus qui incarne cette loi et lui donne vie. Son absence concrète affirme son autorité symbolique. Cette théologie devait être insupportable pour les autres communautés Juives contemporaines de la communauté johannique, parce qu'elle faisait de Jésus un Messie absent et désarmé, incompréhensible pour ceux qui attendaient la réhabilitation du temple et de ses rites à Jérusalem.

Dans le passage de l'idéologie du Saint des Saints à celle du tombeau vide, c'est tout le rapport à la loi et au pouvoir qui est transformé, par les mots des récits. ●

Notes de l'Article Femmes, voix, liberté ! Pages 6 et 7

1. On me pardonnera (en tout cas je l'espère) de détourner ici le slogan mobilisé par des Iranien.nes qui ont souvent payé de leur vie le fait de donner de la voix.

2. Je parle ici « des femmes » et « des hommes » comme d'une « classe de sexe », sachant qu'elle-même est traversée par des rapports de pouvoirs comme la race, la classe sociale, l'âge, etc.

3 - Corinne Monnet, « La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation », in *Nouvelles questions féministes*, vol. 19, n° 1, « Langage et oppression des femmes », février 1998, p. 9-34. Cette conclusion est confirmée par toutes les études récentes : voir l'excellente synthèse de la journaliste Anne Chemin, « Sexisme sur la voix publique », *Le Monde des Idées*, 4 mars 2017 et le numéro 312 de la revue *Sciences humaines* de mars 2019, consacré à « L'art de parler ».

4 - <https://www.arcom.fr/nos-ressources/etudes-et-donnees/etudes-bilans-et-rapports-de-larcom/la-representation-des-femmes-la-television-et-la-radio-rapport-sur-lexercice-2023>

5 - Mary Beard, *Les femmes et le pouvoir* ; un manifeste, Paris, Perrin, 2018 [2017], p. 11.

6 - Marie Duru-Bellat, *L'école des filles ; quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris, L'Harmattan, 2004 [nouvelle édition] et *La tyrannie du genre*, Paris, Presses de Sciences po, 2017.

7 - https://www.lemonde.fr/campus/article/2020/08/27/a-normale-sup-les-concours-sans-oraux-ont-fait-bondir-la-part-de-femmes-admises_6050040_4401467.html.

8 - Voir #SalePute, le remarquable documentaire de Florence Hainaut et Myriam Leroy, produit par Kwassafilm et diffusé sur Arte le 23 juin 2021.



Marlène Coulomb-Gully
professeure émérite en sciences
de l'information et de la
communication. Chercheuse
en communication politique
et sur les représentations
du genre dans les médias

Lorsque j'étais petite, durant les repas familiaux, les enfants n'avaient pas « voix au chapitre » ; les hommes parlaient de leurs guerres et les femmes, mobilisées par l'intendance, n'intervenaient que par effraction, en général pour assurer la fluidité du service. En outre, elles finissaient régulièrement par se retrouver entre elles, à la cuisine, à évoquer des sujets que ces messieurs auraient sans doute jugés sans intérêt.

Plus tard, j'ai souvent fait le constat de cette discrétion des femmes dans les espaces de paroles, qu'ils soient privés ou publics. Et pourtant, ne dit-on pas d'elles qu'elles sont bavardes² ?

Bavardes, les femmes ?

Tordre le cou à une idée reçue

La croyance dans la logorrhée féminine est fortement ancrée dans l'imaginaire collectif et alimentée par toute une tradition populaire. C'est pourtant une tout autre histoire que racontent les travaux scientifiques. Analysant les échanges de paroles entre hommes et femmes, la chercheuse Corinne Monnet démontre que ce sont les hommes qui parlent le plus³. S'interrogeant sur le

Femmes, voix, liberté !

« *La femme idéale, c'est la femme corrézienne, celle de l'ancien temps, dure à la peine, qui sert les hommes à table, ne s'assied jamais avec eux et ne parle pas.* » Jacques Chirac
La parole, et son corollaire le silence, jouent un rôle central dans la définition des rapports de sexe.

décalage entre le stéréotype et la réalité, elle avance l'explication suivante : dans la vie quotidienne, la parole des femmes n'est pas évaluée à l'aune de celle des hommes, mais au regard des attentes collectives à l'égard des femmes, qu'on espère silencieuses en public. Ce présupposé explique également qu'une femme parlant autant qu'un homme est perçue comme plus bavarde, un double standard révélateur de la différence de perception d'un même comportement selon le sexe de l'individu. À l'instar de la société dans son ensemble, l'activité de parole est régie par des rapports de pouvoir au sein desquels le genre des individus est déterminant.

Dans l'espace médiatique, les baromètres annuels de l'ARCOM comptabilisant le temps de parole des hommes et des femmes se suivent et se ressemblent : les femmes peinent toujours à imposer leur voix⁴.

Quant aux hommes, habitués à régner sans partage dans un espace public dont les femmes ont longtemps été absentes, ils ont du mal à se desaisir d'une parole qu'ils considèrent comme leur revenant de droit : en témoignent les pratiques de « mantrumping » (couper la parole d'une interlocutrice *parce qu'elle est une femme*) et de « mainsplaining »

(lorsqu'un homme explique à une femme ce qu'il convient de penser... y compris sur un sujet dont elle est spécialiste). La voix des femmes fait également l'objet de critiques régulières : « trop aiguë », « criarde » voire « hystérique » ou à l'inverse « inaudible », ou « pas assez assurée », en somme toujours « trop » ou « trop peu » : est-il meilleure façon de signifier aux femmes qu'elles sont « de trop » ? Une attitude facilitée par des siècles de patriarcat, où les églises n'ont pas toujours joué le rôle libérateur qu'on pouvait espérer.

La longue histoire du silence des femmes

Dans un essai remarqué, la spécialiste de l'Antiquité Mary Beard observe que « quand il s'agit d'imposer le silence aux femmes, la culture occidentale s'appuie sur une pratique vieille de plusieurs millénaires⁵ ». Et de citer l'*Odyssée* d'Homère où Télémaque intime à sa mère Pénélope l'ordre de se taire : « Discourir est l'affaire des hommes, mais surtout de moi qui détiens le pouvoir dans cette maison. » Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, c'est un festival : la prêtresse Io est changée en vache par Jupiter et réduite à de pitoyables meuglements ; Écho est condamnée à répéter les propos des autres et

Philomèle, violée, se voit arracher la langue par le coupable pour l'empêcher de le dénoncer. Dans *L'Assemblée des femmes*, Aristophane se dit fatigué de les entendre « aboyer » ou « jacasser » : des réactions que l'on retrouvera quelques siècles plus tard au sein de notre Assemblée nationale.

La Bible est polyphonique par définition et si la parole des femmes est loin d'y être négligeable (ce sont des femmes qui, dans les évangiles, sont chargées d'annoncer la résurrection de Jésus), les églises ont souvent préféré suivre le précepte de Paul : « Que les femmes se taisent dans les assemblées » (1 Cor. 14, 34). De fait, si au début de la Réforme, des femmes ont tenu des réunions de prières et prêché, le rappel à l'ordre ne s'est pas fait attendre : dès 1560, les synodes stipulent que les femmes « ne s'ingèrent ont à faire lectures ni prières publiques ». Fermez le ban.

Une longue tradition littéraire et philosophique, la misogynie des clercs et de nombreux textes médiévaux ont relayé cette injonction au silence sous des prétextes divers, avant que les codes bourgeois et les manuels de savoir-vivre ne leur intiment pareillement l'ordre de se taire sous peine de déroger à la bienséance. « Une femme qui répond ne trouve pas de mari », prévient le juste dicton.

Lorsqu'elles accèdent à l'instruction, les filles sont également enjointes à se taire, au point qu'aujourd'hui encore, elles restent moins encouragées que les garçons à s'exprimer, des différences de socialisation que l'on retrouve dans

l'intimité des familles⁶. Cet effacement des filles à l'oral a trouvé une vérification inattendue. En raison de la pandémie de Covid-19, en 2020, les oraux ont été supprimés dans de nombreux concours, et les candidat.es ont été recruté.es d'après leurs résultats écrits : la proportion de filles entrées en Lettres à l'École normale supérieure est passée de 54 à 67 %⁷. Le verdict est sans appel.

#metoo et après

Les femmes n'ont pas attendu #metoo pour se saisir de la parole et l'espace public bruisse de leurs mots. Mais la violence des rappels à l'ordre perdure. Dans le domaine politique, sans remonter à Edith Cresson, sacrifiée sur l'autel de l'Assemblée nationale bien avant #metoo (voir la réception de son discours de politique générale, en mai 1991), souvenons-nous de l'accueil fait au discours de Valérie Pécresse lors du lancement de sa campagne présidentielle, au Zénith de Paris le 13 février 2022 (sa prise de parole a été jugée « catastrophique » dans une rare unanimité), ou encore du discours de politique générale d'Elisabeth Borne, le 6 juillet de la même année (« On n'attendait pas une grande oratrice, *évidemment* » s'exclame Christophe Barbier sur BFM TV). « La femme a le droit de monter sur l'échafaud, elle doit avoir également le droit de monter à la tribune », écrivait Olympe de Gouges. Pour être montées à la tribune, elles ont eu droit à l'échafaud. Les espaces de parole sont l'expression des rapports de pouvoir, et les femmes qui parlent rencontrent de multiples obstacles qui peuvent au-

jourd'hui encore les amener à préférer se taire : les incivilités de genre sont nombreuses, des petites humiliations qui sapent la confiance en soi aux violences plus brutales, comme le harcèlement et les injures sexistes quand elles s'expriment sur les réseaux sociaux, en particulier. 73% des femmes dans le monde ont subi des cyberviolences : les termes de leurs agresseurs (des hommes en grande majorité) sont toujours les mêmes, au point que tous les messages semblent émaner du même homme et s'adresser à la même femme. L'Homme, La Femme. Beaucoup d'entre elles ferment alors leur compte Twitter et désertent les médias. La sanction pour avoir pris la parole est trop forte. Elles retournent au silence, cédant de fait aux injonctions de leurs harceleurs⁸.

En dépit de ces difficultés permanentes, les progrès dans l'accès des femmes à la parole publique sont réels. La famille, lieu privilégié d'apprentissage de la sociabilité, est aussi cet espace où s'acquièrent les premiers réflexes de la vie en groupe : parler, entendre, s'écouter. Nous devons tous et toutes être attentif.ves et conscient.es de ce qui se joue dans ces premiers temps de notre vie collective, et nous efforcer non seulement laisser advenir les paroles des un.es et des autres, mais aussi de les susciter le cas échéant.

Pour que les propos d'un Jacques Chirac cités en exergue soient définitivement relégués dans un passé révolu et que soit enfin vaincue la male-diction de la parole des femmes. ●





Sylvie Queval

Professeur de philosophie

Ce n'est pas d'hier que les hommes ont compris le pouvoir de la parole.

Dès son premier mensonge, commis pour échapper à une sanction, l'enfant découvre combien il peut être précieux de dire ce qui n'est pas ou, du moins, autre chose que ce qui est. Homo sapiens est aussi homo loquax tout autant qu'homo faber : le langage permet certes d'informer de ce qui est, mais il a aussi cette capacité de créer l'illusion, de persuader d'un pseudo-réel. L'usage fictionnel de la parole peut être affiché comme tel et ouvrir le monde de la poésie, de la littérature, du rêve... Rien de mal à cela, tout au contraire. Les choses se gâtent quand cet usage fictionnel se déguise en usage informationnel. Chaque époque a connu la tentation de pervertir le langage pour le mettre au service d'intérêts malhonnêtes ; chaque époque a eu ses champions de la rhétorique, capables de faire pas-

Les nouveaux sophistes Pouvoir de la parole et parole du pouvoir

ser le faux pour du vrai, mais il faut rendre aux précurseurs ce qui leur est dû. Les sophistes qui firent fortune à Athènes autour du 5^e siècle avant notre ère, ont eu le mérite à la fois d'explorer les mille et une façons d'user du langage pour amener un auditoire à l'opinion voulue, mais aussi d'explorer ces pratiques et de les penser.

La myopie nous incite souvent à croire que nous vivons un moment radicalement nouveau quand nous constatons que le chef d'un État puissant n'hésite pas à énoncer des contre-vérités flagrantes et ne semble pas être troublé par la dénonciation de ses mensonges. La lecture des sophistes peut nous livrer quelques clés de compréhension de notre actualité parce que l'articulation entre parole et pouvoir y est parfaitement mise en lumière.

Arrêtons-nous sur un seul exemple, celui de Gorgias¹. Il est l'un des plus célèbres sophistes et nous avons la chance de disposer d'un de ses discours intitulé *Éloge d'Hélène*, qui est exemplaire de la réflexion sur la puissance

de la parole. Il s'agit d'un exercice d'école qui consiste à défendre de façon convaincante une opinion généralement tenue pour indéfendable ; ici, il s'agit de plaider l'innocence d'Hélène que tous tiennent pour responsable de la guerre de Troie. Renverser une opinion dominante, lui substituer l'opinion opposée, voilà le défi que se donne Gorgias pour prouver la puissance du discours, sa capacité à transformer l'opinion.

Tout l'intérêt de ce texte est qu'il est à la fois démonstratif de la puissance de l'éloquence et qu'il contient aussi en lui-même l'explication de cette puissance. Il informe le lecteur-auditeur des pièges de la rhétorique tout en les mettant en œuvre. Il explique donc comment modeler l'opinion tout en le faisant.

Un des arguments en faveur de l'innocence d'Hélène, avance Gorgias, est qu'elle a peut-être été victime du pouvoir de la parole. « Si c'est le discours qui l'a persuadée en abusant son âme, si c'est cela, il ne sera pas difficile de l'en défendre et de la laver de cette accusation. Voici comment : le discours est un tyran

très puissant ; cet élément matériel d'une extrême petitesse et totalement invisible exerce l'action la plus divine » dit Gorgias et, parlant des plaidoyers judiciaires, il précise : « un seul discours peut tenir sous le charme et persuader une foule nombreuse, même s'il ne dit pas la vérité, pourvu qu'il ait été écrit avec art ». Plus loin, il compare l'effet du discours « écrit avec art » à celui d'une drogue. Il y a une « magie » de la parole.

L'ironie du grand sophiste est de conclure son propos en disant : « si j'ai voulu rédiger ce discours, c'est afin qu'il soit, pour Hélène, comme un éloge, et pour moi, comme un jeu. » Peut-on aller plus loin dans la démonstration du pouvoir du langage ? Le prestidigitateur se dénonce lui-même, il avertit son lecteur-auditeur qu'il dispose de la « magie » oratoire tout en en faisant usage sur ce dernier !

Ce n'est pas le lieu de lister les procédés oratoires mis en œuvre par Gorgias. Il ne s'agit ici que de souligner l'antiquité du recours conscient au discours pour manipuler l'opinion et le mettre au service de n'importe quelle cause. Les sophistes sont soucieux d'efficacité. Ce sont des pragmatiques dont le projet est de jouer sur les opinions et les décisions de ceux qui les écoutent.

Pour leur défense, il faut préciser qu'ils étaient des défenseurs de la démocratie, ils enseignaient l'art oratoire que chacun devait savoir manier dans les débats de l'assemblée du peuple. Tout le paradoxe est là, cet art qui devait aider le peuple à gérer la cité, a été capté par quelques am-

bitieux qui en ont fait usage pour leurs fins propres. Près de nous, un Mussolini ou un Hitler excellent dans cet art de mobiliser les foules par la parole. Plus près encore, d'autres exemples s'imposent. La grande différence entre Gorgias et ses imitateurs modernes est que ces derniers ensorcellent leur public sans se dénoncer, sans livrer leurs ruses.

En ce sens, nos modernes tyrans, magiciens de la parole, ressemblent plus au Calliclès de Platon qu'au bien réel Gorgias. Voulant, en effet, dénoncer les risques de la sophistique, Platon met non seulement en scène des sophistes réels, mais il crée aussi un personnage qu'il appelle « Calliclès » et qui porte au plus haut degré les dangers de cet art du langage au point qu'il préfigure de façon étonnante quelques-uns de nos puissants. Calliclès est sans vergogne et annonce, sans retenue, qu'il faut prendre « pour modèles, les hommes qui ont su acquérir la fortune, la réputation et mille autres avantages », un digne précurseur du libertarisme ! Pour le cas où le lecteur n'aurait pas compris, Platon lui fait encore dire que « la justice veut que la part des avantages soit plus grande pour les gouvernants que pour les gouvernés »². Calliclès dit tout haut ce que Gorgias se refusait d'avouer et que Thrasymaque, un autre sophiste bien réel et mis en scène par Platon dans La République, disait aussi : « le chef d'État érige en loi ce qu'il y a de meilleur pour lui »³. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé n'est ni fortuite ni involontaire...



« Ceux qui ne tirent pas les leçons de l'histoire sont condamnés à la revivre » aurait dit Churchill.

Nous parlions de « myopie » plus haut, c'est elle qui nous conduit à revivre les dérives connues depuis des siècles. Le langage est un moyen, son usage vaut ce que vaut la fin qu'il sert. On peut parler pour chercher la vérité, on peut parler pour persuader les autres de servir nos intérêts. Ce n'est qu'en apprenant à parler, à analyser les discours, à en repérer les ruses qu'on peut espérer être en mesure de ne pas s'y laisser piéger. ●

1. Gorgias 486d
2. Ibid. 491d
3. République 341a



André Gagné

professeur et titulaire de la
chaire d'études théologiques
à l'Université Concordia à
Montréal, Canada

Pourquoi certains évangéliques américains ont-ils soutenu Trump ?



Qui a voté pour Trump ?

Encore une fois, un bon nombre d'évangéliques américains ont reconduit le Président Trump à la Maison Blanche. Déjà en 2016, le nombre d'évangéliques blancs à soutenir Donald Trump était de 81 %. Les plus récentes statistiques pour l'élection de 2024 sont fournies par la firme PRRI (Public Religion Research Institute)¹. Les protestants évangéliques blancs demeurent le groupe religieux le plus fervent envers Donald Trump, 85 % d'entre eux affirment avoir voté pour le président élu. Une majorité de catholiques blancs (59 %) ainsi que de protestants blancs traditionnels ou non évangéliques (57 %) déclarent également lui avoir accordé leur vote.

De fortes majorités d'électeurs protestants noirs (83 %), d'électeurs sans affiliation religieuse (72 %), de fidèles d'autres religions non chrétiennes (67 %) et d'électeurs juifs (62 %) déclarent avoir voté pour Harris. Les catholiques hispaniques sont également plus nombreux à indiquer avoir voté pour Harris que pour Trump (55 % contre 43 %). En revanche, les protestants hispaniques ont voté en faveur de Trump plutôt que pour Harris (64 % contre 36 %).

Bien qu'une forte majorité de protestants évangéliques blancs aient soutenu Trump, quel que soit leur niveau de fréquentation religieuse, ceux qui fréquentent l'église à chaque semaine ont déclaré avoir voté pour Trump à des niveaux nettement plus élevés (88 %) que ceux qui fréquentent rarement ou jamais l'église (77 %). Les catholiques blancs qui participent au culte chaque semaine rapportent également un soutien plus marqué pour Trump (64 %), comparativement à ceux qui vont à l'église une fois par mois (58 %) ou rarement/jamais (56 %). En revanche, un schéma inverse se dessine parmi les protestants blancs traditionnels/non évangéliques : ceux qui fréquentent l'église chaque semaine (52 %) déclarent avoir voté pour Trump à des niveaux plus faibles que ceux qui y participent moins souvent.

Pourquoi voter Trump ?

Il semble y avoir plusieurs raisons pourquoi certains évangéliques américains ont voté pour Trump. D'abord, plusieurs sont d'avis que l'Amérique est une nation chrétienne ; ensuite, c'est l'idée que Trump a été choisi par Dieu pour restaurer l'héritage ju-

déo-chrétien de l'Amérique. Ces deux raisons se sont bien manifestées dans les intentions de votes.

Une large majorité d'Américains qui adhèrent et sont sympathisants à l'idée du nationalisme chrétien ont voté pour Trump (83 %). Les électeurs qui se qualifient d'adhérents et de sympathisants au nationalisme chrétien (59 %) croient que Dieu est responsable de la victoire de Trump. Les protestants évangéliques blancs (60 %) et les protestants hispaniques (45 %) sont les électeurs religieux les plus enclins à croire que Dieu a déterminé que Trump soit le gagnant des élections.

Dans mon livre *Ces évangéliques derrière Trump* (Labor et Fides, 2020), j'explique comment certains dirigeants néocharismatiques-pentecôtistes ont popularisé l'idée de Trump comme étant un élu de Dieu. En tant que figure divinement choisie, Trump serait perçu comme facilitateur de la mise en œuvre d'une théologie du pouvoir politique – le dominionisme – dans laquelle les croyants (chrétiens) occuperaient des positions clés au sein de la société. Cela s'inscrit dans une stratégie de mobilisation appelée « les sept

montagnes de la culture », qui vise à prendre le contrôle de sphères d'influence telles que : l'éducation, la religion, la famille, les affaires, les arts et le divertissement, les médias et la politique, dans le but d'établir le Royaume de Dieu en Amérique.

Plusieurs des actions politiques du Président Trump servent les objectifs des évangéliques qui l'ont soutenu. Par exemple, en s'attaquant aux institutions éducatives en raison de leurs politiques progressistes, l'objectif est d'épurer l'éducation des idées jugées nuisibles à la famille traditionnelle, telles que les prises de position en faveur des personnes LGBTQ+. Lorsque Trump émet un décret exécutif pour lutter contre une prétendue « discrimination anti-chrétienne », il s'agit de limiter toute critique du christianisme au sein du gouvernement et de ses institutions. On peut légitimement se demander quel sera l'avenir des chercheurs universitaires qui abordent le christianisme d'un point de vue critique. Quant aux récentes initiatives « pro-natalistes » de Trump, qui souhaite provoquer un « Baby-Boom » aux États-Unis, elles visent avant tout à contrer la diversification raciale, ethnique et culturelle issue de l'immigration. Il s'agit de se préparer à ce qu'ils appellent le « Grand Remplacement », une théorie complotiste selon laquelle les populations blanches seraient remplacées par des populations étrangères non blanches, ayant des taux de natalité plus élevés. Cela constitue également une attaque contre les droits et la santé reproductive des



Évangéliques priant pour Donald Trump

femmes, notamment en ce qui concerne l'avortement.

À quoi doit-on maintenant s'attendre ?

Il faut préciser, cependant, qu'il existe certains évangéliques américains qui s'opposent aux politiques de Trump. Le combat contre ces chrétiens et les organisations non-alignées avec Trump et ses partisans est déjà lancé. En réalité, nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère d'affrontements spirituels, visant les « ennemis de l'intérieur », c'est-à-dire, d'autres chrétiens jugés trop progressistes. Quelques jours avant l'élection de 2024, Lance Wallnau, dirigeant pentecôtiste influent et reconnu dans ces milieux comme apôtre et prophète, a affirmé que si Trump remportait l'élection, les États-Unis pourraient s'attendre à des manifestations démoniaques à travers le pays, et qu'un « nouveau chapitre des guerres spirituelles » s'ouvrirait. Son opposition envers ceux qui remettent en question les ambitions de Trump ou de ses plus fervents soutiens est sans équivoque. Lorsque le magazine *Christianity Today* a publié un article critique à l'encontre de Char-

lie Kirk, ardent défenseur de Trump et figure montante des milieux religieux ultra-conservateurs aux États-Unis, Wallnau n'a pas hésité à qualifier la publication de « vidanges ». Il s'en est pris à *Christianity Today*, affirmant que le magazine était sous l'emprise d'un « esprit religieux ». Ce type d'étiquetage relève du vocabulaire propre au combat spirituelle. « L'esprit religieux » est perçu comme une force démoniaque envoyée par Satan pour s'opposer au changement et maintenir le statu quo dans l'église². Wallnau conditionne ses partisans à se dresser contre les chrétiens non-alignés avec Trump et ses soutiens.

Le combat spirituel devient ainsi un outil pour délégitimer toute opposition politique. L'avènement de Trump a entraîné une polarisation accrue, qui se fait déjà ressentir au sein même du christianisme aux États-Unis. ●

1 - Pour les statistiques, voir <https://www.ppri.org/research/analyzing-the-2024-presidential-vote-pris-post-election-survey/> (consulté le 28 avril, 2025).

2 - Voir C. Peter Wagner, « The Corporate Spirit of Religion », dans *Freedom from the Religious Spirit*, édité par C. Peter Wagner (Chosen Books, 2005), p. 12.



Jean-Paul Nuñez

Pasteur retraité et conseiller juridique national de l'Église protestante unie de France

La Parole au prix du sang

Parmi les plus grandes violences de notre temps figure l'instrumentalisation des textes sacrés. Ce n'est pas nouveau. Mais aujourd'hui encore, des versets millénaires sont convoqués pour justifier l'injustifiable : exclusion, colonisation, domination, voire massacre. Une fois encore, la Bible, parole de vie, est détournée en parole de conquête. Et dans ce dévoiement, c'est aujourd'hui le peuple palestinien qui en paie le prix, dans sa chair et sa conscience.

En octobre 2023, au cœur de la guerre menée contre Gaza, le Premier ministre israélien Benjamin Nétanyahou cite publiquement le verset biblique : « *Souviens-toi de ce que t'a fait Amalek [...] Tu effaceras la mémoire d'Amalek de dessous les cieux, ne l'oublie pas* » (Deut 25,17-19). Il inscrit cette référence dans le contexte de l'action militaire, traçant un parallèle entre les ennemis bibliques des Israélites d'alors et les Palestiniens d'aujourd'hui. Amalek, dans le texte, est l'archétype de l'ennemi absolu, voué à l'anéantissement.

Ce glissement du texte sacré vers la stratégie militaire n'est pas anodin. Il transforme la guerre en mission divine, et les civils en cibles légitimes. Il ne s'agit plus d'un conflit politique, mais d'une guerre sacralisée. Une guerre où la parole de Dieu est invoquée non pour protéger la vie, mais pour la nier. Certaines voix s'élèvent pourtant, comme celle du journal israélien Haaretz, qui titre : « *Laissez la Torah en dehors de vos fantasmes d'anéantissement de*

Gaza » ou « *Quand des Juifs entrent dans un village arabe et brûlent des maisons le Shabbat, est-ce du judaïsme ?* » Mais ces interpellations restent lettres mortes.

Le recours à Amalek n'est pas un détail. C'est une clé de lecture d'une idéologie religieuse extrême qui infiltre certains discours politiques contemporains. Une idéologie qui efface l'humanité de l'ennemi, qui justifie l'impardonnable, et qui fait taire la conscience au nom d'un texte. Sur ce point, les chrétiens palestiniens, dans leur document *Kairos Palestine* de 2009, avaient déjà mis en garde : la Bible peut devenir dangereuse lorsqu'on la manipule.

Depuis des siècles, on a tenté de faire dire à la Bible ce qu'elle ne dit pas. Elle ne fonde pas une politique d'occupation. Elle ne peut être mobilisée pour renforcer la domination d'un groupe sur un autre. Elle ne justifie aucune hiérarchie entre les peuples. Elle ne bénit pas l'effacement d'un peuple.

Au contraire, la Bible parle d'un Dieu qui renverse les puissants, qui libère les cap-

tifs, qui pleure sur les villes, qui marche avec les marginalisés. Un Dieu qui ne se réduit à aucun camp, qui ne connaît pas les frontières humaines, et qui rend toute terre sainte quand on y respecte la justice. Elle parle d'un Dieu qui écoute le sang crier depuis la terre. Intégrer Amalek à Gaza, comme l'a fait le Premier ministre israélien - et comme le pensent aussi certains chrétiens - c'est trahir l'esprit même de la Parole. C'est la figer dans la peur, la détourner vers la haine, et faire de Dieu, encore une fois, un instrument de mort.

Ces souffrances actuelles font surgir des questions : À qui appartient la terre ? Qui était là en premier ? De qui Dieu est-il le plus proche ? Mais ces questions sont faussées dès le départ, parce qu'elles oublient que ce qui est vraiment sacré, ce n'est ni le sol, ni les murs, ni les drapeaux, ni un État, deux voire douze, mais la Vie. Ce sont les hommes, les femmes et les enfants qui habitent la terre.

La Bible nous le rappelle : le lien entre terre et sainteté n'est jamais automatique. La terre est donnée, mais elle

peut être perdue. Elle est appelée à être féconde, mais elle peut rejeter ses habitants s'ils brisent le pacte. Ce n'est pas la possession qui compte, mais la justice. Et une terre juste est une terre partagée. C'est une terre où l'on vit ensemble, pas une terre que l'on divise. La vraie question n'est pas : « *Qui a droit à la terre ?* », mais : « *Comment habiter cette terre ensemble, et en faire un lieu de rencontre, de soin, de paix et de justice ?* »

L'actualité de Gaza, dévastée, rappelle la tentation persistante de mobiliser la Bible pour légitimer des actes d'exclusion, voire d'annihilation. Voir ici la Genèse devenir acte notarié, constater que là les promesses faites à Abraham deviennent un cadastre fondé sur un droit exclusif relève de l'aberration. Cela efface ceux qui vivent en ces lieux, les réduit à des ombres, ou les transforme en cibles.

L'idéologie commence là où l'on prétend que la foi n'a plus besoin d'interprétation. Là où la Parole devient prétexte, et non appel. Or, les Écritures racontent des humains en lutte, en désaccord, en chemin. Abraham plaide pour Sodome. Moïse doute. Jonas fuit. Jésus pleure sur Jérusalem. Paul s'efface devant l'amour. La foi ici n'est pas autorité, mais vulnérabilité. Elle est écoute et hospitalité. Elle est mémoire, errance et rupture. Elle rappelle que la terre est donnée, jamais conquise. Et qu'un don se défigure quand il sert à exclure.

À l'inverse, l'idéologie religieuse trie les versets, ignore les voix qui dérangent. Elle fabrique un Dieu à l'image de ses certitudes. C'est ain-

si qu'on justifie un siège, une annexion, une guerre, au nom de Celui qui s'identifie aux crucifiés.

Dans certaines lectures contemporaines, la promesse divine justifie l'exclusion humaine. Peu importe que la terre soit habitée par des enfants, des familles, des peuples. Et, parfois, on convoque Dieu uniquement pour justifier des murs. Le texte sacré devient alors un masque, un écran pour ne plus voir.

Mais les Écritures refusent cela. Le Lévitique rappelle que « *la terre vomit ses habitants* » quand la justice est trahie. Les prophètes hurlent contre l'injustice. Le Christ refuse les clôtures identitaires : il affirme que le Père habite la brèche, non les camps. Et c'est cette brèche que Gaza crie aujourd'hui.

Les Écritures ne disent pas « *défends ton héritage* » mais « *souviens-toi que tu as été étranger* ». Et dans l'instant présent, l'étranger que beaucoup refusent de voir, c'est le Palestinien de Gaza.

Toute Parole qui tue est déjà morte

C'est pourquoi la foi demande du courage. Le courage de voir ce qui se passe, d'écouter les voix oubliées, d'interpréter, de douter. De lire les textes avec des mains non violentes. De refuser que des versets deviennent des murs. De ne pas dire « Dieu » pour justifier l'injustice. La vraie sainteté ne se mesure ni à la force des murs, ni à l'ancienneté des titres, mais à la dignité de celles et ceux qui vivent, aiment et souffrent sur cette terre.

Le vrai sacré, c'est hier, la mémoire des 700 000 exilés de la Nakba, la cicatrice du massacre de Deir Yassin, les attaques de la colonie d'Ariel, d'Halera, ou de la synagogue de Jérusalem, les morts du 7 octobre 2023. Et aujourd'hui, c'est cette main qui cherche un enfant sous les tonnes de gravats et les ferrailles tordues de Gaza.

Le vrai sacré, c'est aussi la voix qui refuse de haïr. C'est là que Dieu habite : pas dans les certitudes, mais dans le cri. Et ce cri dit aujourd'hui : toute foi qui exclut a cessé d'être foi. Toute Parole qui tue est déjà morte.

Dans un monde où la Parole est capturée et parfois militarisée, il y a urgence à garder vivante une parole faible, mais libre. Une Parole qui suppose une éthique de l'interprétation, un art du discernement, une capacité à dire : « *Je ne sais pas, mais j'écoute.* »

La Terre promise, c'est celle où tous les peuples peuvent, ensemble, construire un avenir. Là où l'on divise, la Parole appelle à partager. Là où l'on expulse, elle appelle à accueillir. Là où l'on tue, elle appelle à vivre.

Peut-être est-ce cela, aujourd'hui, que nous devons réapprendre : non pas posséder la Parole, mais la servir. Non pas hériter de la terre, mais l'habiter ensemble. Non pas affirmer, mais espérer. Espérer, contre la grêle des démentis. Confiants que c'est dans cette espérance que souffle l'Esprit de Dieu ou encore son Verbe... ●



Réarmer les consciences : pour une République éducatrice



Christophe Cousinié

Pasteur de l'Église protestante unie en Cévennes, secrétaire général de l'Union Protestante Libérale & Progressiste.

« Le premier devoir d'une République est de faire des républicains ; et l'on ne fait pas un républicain comme on fait un catholique (entendez ici : une religion autoritaire). Pour faire un catholique, il suffit de lui imposer une vérité toute faite. (...) Pour faire un républicain, il faut prendre l'être humain le plus petit, le plus humble qui soit... lui donner l'idée qu'il peut penser par lui-même... »

Ces mots du pédagogue protestant libéral n'ont jamais été aussi actuels qu'en ce moment.

De partout, notre République craque. Non pas uniquement parce qu'elle abrite en son sein des forces qui lui sont hostiles, mais parce que l'esprit républicain recule partout, même là où il devrait être sanctuarisé.

Le 4 juillet 2014, à l'école Édouard-Henriot d'Albi, à quelques heures des grandes vacances, Fabienne Terral-Calmes, institutrice de 31 ans, mère de deux filles, était poignardée dans sa classe. Qu'avons-nous fait de ce drame ?

Le 10 juin 2025, au collège Françoise-Dolto de Nogent, Mélanie G., assistante d'éducation de 31 ans, mère d'une fille, a été poignardée devant l'établissement.

Qu'avons-nous fait de ce drame ?

Qu'a fait la République durant ces onze années ?

On ne revient pas sur le passé, mais peut-être est-il temps de nous interroger sur notre avenir.

Ce second drame, qui résonne comme un écho déchirant du premier, a suscité chez nos gouvernants la volonté de réagir rapidement par une loi, une règle, pour éviter un énième drame de ce genre. Mais n'est-ce pas là un simple pansement posé sur une blessure trop profonde ?

La loi ne résout pas tout – ou, pourrait-on dire, la loi ne résout rien si elle n'est qu'un réflexe sans réflexion. La loi est faite pour garantir le vivre-ensemble, non pour panser la violence d'un peuple que l'on a infantilisé, abruti, réduit à un simple consommateur de biens.

On propose d'interdire les couteaux aux mineurs ? Mais enfin ! Ne serait-il pas temps de s'interroger sur ce qui pousse un jeune à prendre un couteau et à tuer ? Interdire plutôt qu'instruire ; légiférer plutôt qu'éduquer ; imposer l'ordre plutôt que transmettre le sens. Voilà le piège.

Si le protestantisme libéral peut encore servir la République, c'est en lui rappelant ce principe premier et nécessaire : la liberté de conscience. Mais pour qu'une conscience soit libre, encore faut-il lui en donner les capacités, lui offrir les outils nécessaires à son développement, susciter le questionnement.

Lorsque, dans l'Évangile de

Matthieu, Jésus envoie ses apôtres « faire des disciples », il ne leur demande pas de faire de bons soldats de la foi ou de la loi. Il les envoie faire des disciples – c'est-à-dire des élèves, des apprenants, des êtres en chemin vers la raison. Des disciples d'un enseignement qui libère les esprits.

« Va, et ne pêche plus » ; « Va, ta foi t'a sauvée » ; « Celui qui entend mes paroles et les met en pratique est comme un homme sage qui bâtit sa maison sur le roc »...

La loi seule peut conduire à toujours plus de transgression si elle n'est pas accompagnée d'éducation. Elle ne résout rien.

Il est temps que l'éducation redevienne la priorité des priorités. Il est urgent de donner à l'Éducation nationale les moyens de restaurer sa dignité, pour qu'elle retrouve la confiance de tous.

Il est temps qu'en République, comme en Église, nous soyons des instituteurs – c'est-à-dire ceux qui instituent, qui élèvent, qui ouvrent le chemin de la liberté – pour que naisse une génération qui ne courra plus vers la violence et la guerre, mais qui n'aura pour seuls objectifs que la paix et la justice. ●

Collection "Braises"

chez Van Dieren éditeur



« Ces Braises ardentes alimentent un âtre qui accueille des textes concis, clairs et accessibles. Sur des questions de conscience, de société, de foi, ces livres entendent, en toute liberté d'opinions et de tons, attiser la réflexion, rallumer le débat, raviver l'engagement. »



• André Gounelle

COMPRENDS TU CE QUE TU LIS ?

Il y a quelques mois, nous avons demandé à André Gounelle un bref texte sur un thème de son choix pour notre nouvelle collection « Braises ».

Toute sa carrière de théologien et sa vie d'homme ont été accompagnées par une relecture constante, toujours nouvelle, des Écritures. Pour ce texte qu'il nous proposait, il décidait de nous poser à chacun la question qu'un disciple de Jésus pose à un haut fonctionnaire qui lisait un texte du prophète Ésaïe : « Comprends-tu ce que tu lis ? »

Comprenons-nous ce que nous lisons ? Et pensons-nous que le sens d'un texte que nous avons perçu un jour est valable à toujours ? Évitions de nous assoupir dans des certitudes fabriquées un jour et qui devraient nous enfermer pour le reste de notre vie !

Par la relecture de trois paraboles et d'un épisode de l'évangile de Luc, André Gounelle nous invite à relire chaque jour à nouveaux frais les textes bibliques, à y rechercher chaque jour de nouveaux échos qui nous permettent de cheminer dans la vie, chaque jour « relevés ».

Ce texte paraît alors qu'André Gounelle nous a quittés le 4 mai 2025... Les titres de ses deux derniers livres sont des questions ! Sans doute, notre époque de doute et de déconfiture nous pousse-t-elle plus à rechercher des certitudes faciles et une pseudo-stabilité. L'auteur nous fait comprendre que sans question, il n'est pas de réponse, que la réponse doit venir de notre réflexion critique et qu'aucune réponse ne doit se transformer en un dogme ou un carcan, mais être un outil pour cheminer dans une vie qui marche vers son Humanité.



• André Gounelle

THÉOLOGIE DU PROTESTANTISME

Peu après la parution de la première édition, en octobre 2021, André Gounelle avait manifesté le souhait de revoir et augmenter sa somme, suite à des discussions avec Bernard Reymond sur la pénétration de la théologie zwinglienne dans le monde réformé francophone, dès l'époque de Calvin. Nous ne pouvions repousser cet enthousiasme de l'auteur, déjà âgé de 89 ans. Nous sommes tristes qu'il n'ait pu voir imprimé le résultat de son travail, mais nous lui en sommes infiniment reconnaissant.

Vous pouvez précommander le livre en cliquant le bouton rouge « acheter », il vous sera adressé dès parution.

Si le protestantisme a de multiples visages et que ses théologies sont nombreuses, il est tout de même possible d'y discerner un « air de famille » et d'organiser sa pluralité autour d'« idéaux-types » qui permettent d'en dégager l'« esprit » ou l'« essence », à savoir ce qui en fait sa spécificité et lui confère son identité, en mettant en évidence un vocabulaire (un lexique ou des notions) et une grammaire (une syntaxe ou des règles du jeu) communs.

Structurant l'abondant corpus historique (textes des Réformateurs, confessions de foi et écrits symboliques, écrits des théologiens de la Réforme au XX^e siècle), la typologie que propose ici le théologien montpelliérain André Gounelle présente les logiques internes et les principes organisateurs du protestantisme, en même temps qu'elle se veut réflexion sur les croyances et les doctrines, dans un mouvement perpétuel d'examen, de critique et de réforme, au sens d'un protestantisme qui se comprend comme une réalité *semper reformanda*, une dynamique toujours à transformer, à inventer, à construire.



Mathilde Porte
Pasteure de l'Église
protestante unie de France

Jeudi 29 mai - 17h à Sète : Synode national de l'Église protestante unie de France

Le soleil tape et les températures sont déjà celles de l'été. Au loin, le bruit des vagues et les mouettes qui tournent. Ici, quelque 200 protestants se rassemblent. L'heure est aux retrouvailles, avant l'ouverture de ce temps qui durera quatre jours.



© IA

En ce week-end de l'Ascension, nous voilà lancés au cœur du fonctionnement de notre Église, autour du thème : « Mission de l'Église et ministères ». Encore une fois. Encore un peu. Ce thème anime les synodes depuis maintenant trois ans, et c'est là la dernière année... jusqu'à la prochaine. Quoi qu'il en soit, ne dit-on pas que trois est le chiffre de la présence de Dieu dans les parages ? Enfin, est venu le temps des décisions à prendre, des textes à voter, des élections et plus encore. L'heure n'est plus au déplacement de virgules : devenus acteurs au sein de notre institution,

nous votons – après quelques échanges – la reconnaissance de ce nouveau ministère qu'incarneront les diacres. Si le terme fait débat, certains invoqueront son sens étymologique, biblique, sa résonance œcuménique qui, plutôt que de nous diviser, nous rapproche un peu plus. En plus des décisions actées, nous avons vécu lors de ce synode le renouvellement du Conseil national ainsi que de différentes commissions.

Les noms de celles et ceux qui ont été appelés sont venus noircir les feuilles de vote.

À ce moment-là, il n'est plus besoin de présentation particulière : les informations ont précédé ce moment et circulent déjà largement. Il n'y a plus qu'à voter, le reste suit son cours : au revoirs mémorables, messages de sortie et d'arrivée...

Des instants où l'on exprime la reconnaissance des uns et des autres pour les années vécues, le travail accompli, les temps partagés. Rires et émotions viennent nourrir la soirée.

Et puis, dans tout ce folklore de feuilles et de prises de décision, parmi tout ce faire et cette institution, il faut

se rappeler pourquoi nous sommes là. Qu'est-ce qui nous anime à venir prendre part ? Si les temps d'aumônerie nous le rappellent, on peut facilement l'oublier dans cette course effrénée du week-end, qui parfois nous presse trop et laisse peu de place à la respiration. Cette bouffée d'air qui crée de l'espace, un vide, pour accueillir.

Pourtant, il est bon de nous dire – et de nous rappeler – que nous sommes là, rassemblés en Son Nom, avec la richesse de nos différences, pour construire un avenir, mais surtout un présent, pour notre Église.

Car c'est dans nos échanges, nos retrouvailles et nos rencontres que tout prend forme. C'est dans l'alliance entre les prises de parole officielles et le creux de ce qui se murmure que s'articule ce qui donne vie à ce temps.

Et parmi tout cela, Dieu ●



Michel Leconte

Diplômé de l'École de Psychologue Praticien en psychopathologie clinique, formé à la psychanalyse

Dans sa théologie systématique, Paul Tillich affirme que Jésus renonce à sa propre figure charnelle pour que soit manifestée une autre réalité, le "Christ", c'est-à-dire l'unité du divin et de l'humain comme manifestation du salut, unité non de substance mais de l'ordre de notre être essentiel. La croix est le moment où Jésus ne retient rien de lui-même, afin que ne subsiste que le Christ comme image transparente du divin. À la croix, Jésus s'abandonne dans sa finitude, renonce à toute prétention à être l'objet d'une idolâtrie divine, et dans cet effacement radical de soi, se révèle le Christ : l'Être Nouveau, le symbole transparent de l'unité entre l'homme et Dieu, l'ouverture vers une réalité de grâce et de réconciliation. Mais, dans cette opération, Dieu ne fait-il pas disparaître notre réalité humaine, celle qui est la nôtre sur cette terre ? Merleau-Ponty écrivait fort justement que « l'homme meurt au contact de l'absolu » ...

Le Christ de Tillich : Dieu fait-il mourir l'homme au nom de l'Absolu ?

Quand l'Absolu efface-t-il l'homme ?

Une inquiétude formulée par Merleau-Ponty, dans « Le Visible et l'Invisible », traverse toute la pensée moderne confrontée au religieux :

« L'homme meurt au contact de l'absolu. »

Autrement dit, dès que l'on absolutise Dieu, que l'on le pose comme totalité, transcendance écrasante, souveraineté sans faille, l'homme n'est plus qu'un obstacle à son déploiement, un être à humilier ou à sacrifier.

Cette intuition devient particulièrement troublante dans une certaine théologie de la croix, où le Jésus historique semble être effacé, détruit, pour que le Christ glorieux, céleste, émerge. N'est-ce pas là un scénario sacrificiel dangereux, où Dieu n'accède à sa propre manifestation qu'au prix de la disparition de l'homme ?

Tillich : une théologie pour sortir de la violence de l'Absolu

Paul Tillich répond à cette inquiétude par un déplacement radical de la manière de penser Dieu et le Christ. Sa théologie ne repose pas sur l'idée d'un Dieu tout-puissant, juge ou dominateur, mais sur Dieu comme fondement de l'être (the ground of being).

Dès lors, la relation entre Dieu et l'homme n'est plus une relation de hiérarchie ou d'écrasement, mais une relation de profondeur ontologique. Dieu n'est pas l'ennemi de l'homme, ni son juge extérieur, mais ce qui rend possible son existence authentique.

Dieu ne nie pas l'homme : il est ce sans quoi l'homme ne peut être pleinement homme. La croix : disparition ou transfiguration ?

Dans ce cadre, la crucifixion prend un sens tout à fait nouveau. Tillich ne la conçoit pas comme un sacrifice expiatoire, mais comme l'événement symbolique où s'opère la rupture avec l'aliénation.

À la croix, selon Tillich :

- Jésus ne s'efface pas au profit du Christ au sens d'un remplacement,
- mais il traverse, en tant qu'homme, jusqu'au bout, la condition humaine aliénée (souffrance, solitude, abandon),
- pour que surgisse une nouvelle manière d'être, que Tillich nomme l'Être Nouveau (New Being).

Ce n'est donc pas l'humain que Dieu efface, mais l'humain enfermé dans la séparation, le désespoir, le péché existentiel, pour qu'advienne l'humain réconcilié, libéré de la peur et de la culpabilité.

L'analogia imaginis : le Christ comme symbole, non comme idole.

Tillich rejette toute identification directe entre Jésus et Dieu. Dire que Jésus est Dieu au sens substantiel serait retomber dans l'idolâtrie d'un être fini.

À la place, il propose le concept d'**analogia imaginis** : Le Christ n'est pas Dieu en personne, mais l'image transparente de Dieu dans une vie humaine pleinement ouverte à l'Être.

C'est pourquoi la croix a une fonction décisive : elle brise toute tentative d'idolâtrer l'homme Jésus, pour laisser apparaître le sens, le symbole, la manifestation existentielle du divin en lui.

Réponse à Merleau-Ponty : une mort, oui – mais pas un anéantissement

Tillich répond donc à la formule de Merleau-Ponty avec une dialectique subtile :

Oui, l'homme "meurt" au contact de l'absolu, mais cette mort est la mort de l'homme aliéné, de l'homme séparé de lui-même et de son fondement ;

Et cette mort est aussi la condition de possibilité d'un être nouveau, réconcilié, ouvert à l'être et non détruit par lui.

La croix n'est pas la suppression de l'humain, mais l'accueil de sa plus extrême limite, traversée dans la confiance.

Conclusion : Dieu ne tue pas l'homme, il l'ouvre à sa vérité. Chez Tillich, le Christ ne vient pas abolir l'homme, mais le rendre à lui-même.

Il ne vient pas imposer l'Absolu comme une violence, mais manifester l'Absolu comme grâce :

Une grâce qui rejoint l'homme dans son abandon ;

Une grâce qui ne nie pas la chair, mais la traverse pour faire advenir une existence guérie, relevée, unifiée.

Le Christ, dans cette perspective, n'est pas l'ennemi de l'homme, mais la forme symbolique sous laquelle Dieu rend possible l'homme véritable. ●

UNE CITATION D'ANDRÉ GOUNELLE :

La foi ne consiste pas à posséder des certitudes, mais à vivre dans la confiance, même quand on doute, même quand on ne comprend pas.

Elle n'est pas une réponse toute faite à nos questions, mais un chemin que l'on emprunte, parfois avec hésitation, souvent avec interrogation, mais toujours avec l'espérance que Dieu nous accompagne, même quand il reste silencieux.



© Fixabay

Petite célébration libérale

*Culte inspiré de textes de Félix Pécaut,
Ferdinand Buisson et Athanase Coquerel*



● Accueil

« Nous sommes ici pour nous recueillir dans la lumière de la vérité et de la liberté. Car c'est par la conscience éclairée que l'homme trouve la voie de Dieu.»

(Félix Pécaut, *Le Christianisme libéral*)

● Louange

« Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. Il ne s'agit point d'obéissance servile, mais d'un élan du cœur, d'une foi éclairée qui fait de nous des êtres libres en Dieu.»

(Athanase Coquerel, *Sermons*)

● Prière de repentance

« Seigneur, nous reconnaissons nos fautes, non comme des chaînes qui nous accablent, mais comme des appels à progresser. L'idéal évangélique nous exhorte à nous élever sans cesse, à purifier nos pensées et nos actions dans la lumière de ta justice.»

(Ferdinand Buisson, *La foi laïque*)

● Accueil du pardon

« Le vrai pardon n'est pas une indulgence facile, mais une régénération de l'âme, une force donnée pour mieux aimer et mieux servir. Dieu ne condamne pas, il éclaire et relève.»

(Félix Pécaut, *Éducation et Morale*)

● Confession de foi

« Nous croyons en un Dieu de justice et d'amour, qui ne veut ni l'asservissement de l'esprit ni la peur, mais qui appelle chacun à grandir dans la vérité et la fraternité. Nous croyons en Jésus-Christ, non comme une idole, mais comme un modèle sublime d'humanité et d'élévation spirituelle. Nous croyons en l'Esprit qui anime toute vie et nous conduit vers plus de lumière et de liberté.»

(Inspirée des écrits de Ferdinand Buisson et Athanase Coquerel)

● Prière d'intercession

« Seigneur, inspire aux hommes la volonté de la justice et du progrès, donne à ceux qui souffrent la consolation et la force, éclaire ceux qui doutent et ceux qui cherchent. Que ton souffle de liberté et de vérité anime les consciences et guide les peuples vers la paix véritable.»

(Félix Pécaut, *Réflexions sur la vie spirituelle*)

● Bénédiction

« Allez, portez dans le monde l'esprit de vérité, de charité et de liberté. Que la lumière du Christ éclaire votre route et que l'amour de Dieu vous fortifie dans vos œuvres.»

(Athanase Coquerel, *Sermons sur l'Évangile*)





Laurent Gagnebin

Pasteur et professeur honoraire de théologie pratique à l'Institut protestant de Théologie de Paris (IPT)

L'œuvre et la pensée d'André Gounelle constituent pour nous une véritable *somme théologique*. Il n'opposait pas l'une à l'autre la philosophie et la théologie, mais, avec lui, elles s'enrichissaient mutuellement. La philosophie n'est-elle pas d'ailleurs la toile de fond de toute réflexion sérieuse sur les croyances et les doctrines chrétiennes ? En cela, André Gounelle rejoignait le penseur auquel il a consacré plusieurs études et dont il a codirigé la traduction des Œuvres en français : Paul Tillich (1886-1965). De ce dernier, il retenait entre autres la volonté de ce qu'il appelle « une foi réfléchie ». Le titre du livre magistral d'André Gounelle intitulé *Penser la foi* est à cet égard exemplaire et représente un axe majeur pour quiconque est à la recherche d'un christianisme qu'il voulait crédible, comme le veut toute la pensée du protestantisme libéral. C'est une des raisons pour lesquelles l'œuvre d'André Gounelle parle tant aux agnostiques et les intéresse tout spécialement. Trop de nos contemporains quittent en effet les Églises et désertent leurs cultes parce qu'ils ne trouvent pas là de quoi nourrir

Le choix de la liberté

André Gounelle (1933-2025)

leur exigence d'une réflexion informée et moderne en correspondance avec les débats actuels interreligieux et interculturels. Quand on consulte la table des matières de la *Théologie de la culture* de Tillich, on est frappé par l'étendue et la diversité des sujets traités ; cela fait penser à la même richesse des nombreux et différents livres d'André Gounelle. Une mention particulière doit être encore faite ici, celle de la théologie du Process, dont il a été, avec Bernard Reymond, l'initiateur en France et dont il a fait connaître la pensée dans

La liberté, exigence de toute vraie foi

un livre au grand retentissement : *Le dynamisme créateur de Dieu. Essai sur la théologie du Process* (Van Dieren, 2000). Mais si l'œuvre et la pensée d'André Gounelle sont irriguées par celles de Paul Tillich ou de John B. Cobb Jr., principal représentant de la théologie du Process, il serait faux de penser qu'il est seulement leur interprète. Les ouvrages d'André Gounelle sont fortement originaux et apportent au protestantisme en particulier, comme au christianisme en général, une véritable dogmatique. Je tiens à le souligner d'autant plus qu'il se méfiait précisément de tout dogmatisme et de toute dogmatique, ensemble doctrinal au ca-

ractère trop souvent statique et fermé. La dogmatique, au sens que je l'utilise ici, correspond à une démarche, à une recherche, à une aventure théologique passionnante animée par la vie et ses interrogations religieuses. André Gounelle préférait en fait le terme de systématique à celui de dogmatique. Le systématique construit des ponts entre l'histoire, les doctrines et les questions contemporaines. Il écoute, relie, « initie une dynamique », comme il l'écrivait. La cohérence et la rigueur obéissent là à des principes plutôt qu'à des dogmes figés, de fait toujours révisables et discutables.

Quand on réunit les livres suivants, écrits par André Gounelle et publiés aux Éditions van Dieren, quand on les considère ensemble, n'a-t-on pas là une véritable et impressionnante systématique ? Ainsi : *Parler de Dieu, Parler du Christ, Penser la foi, Dieu encore et toujours, Le dynamisme créateur de Dieu, Théologie du protestantisme*, auxquels on peut ajouter, publiés naguère par Les Bergers et les Mages, *Le baptême. Le débat entre les Églises, La cène. Sacrement de la division*. Ces titres peuvent rebuter un lecteur non prévenu. En fait, André Gounelle est un pédagogue hors pair. Il sait excellemment traiter des sujets les plus complexes et délicats en les mettant à notre

portée avec des exposés toujours clairs et sans jargon ni acrobaties doctrinales subtiles. Il avait le don des comparaisons et des images, des typologies suggestives et fécondes. Cette qualité pédagogique lui a permis d'être ce théologien protestant qui a conquis un lectorat dans et hors des Églises, dans et hors des facultés de théologie. Il s'est imposé, dans le monde universitaire et dans un large public, comme une figure incontournable de la théologie contemporaine.

Un mot exprime l'essentiel de l'entreprise théologique d'André Gounelle, celui de liberté. Ce mot se retrouve bien sûr dans l'expression « protestantisme libéral ». Quand André Gounelle intitule « Vive l'individualisme » un chapitre de *Penser la foi*, c'est en réalité la liberté de la personne qu'il défend ainsi et non un égoïsme qui isole et sépare. L'individualisme bien compris est positif ; il « conduit à réfléchir, à prendre ses responsabilités, à se décider ».

André Gounelle estimait en effet que sacrifier l'individu à la communauté (nationale ou ecclésiale) ne revient pas à servir cette communauté, mais à l'affaiblir. Cet individualisme représentait pour lui, comme il l'écrit, « un garde-fou » contre toutes les formes de l'autoritarisme, tant ecclésiales que politiques. On ne saurait nous dicter et nous imposer ce qu'il faut croire ou penser. Quand, dans le même ouvrage, André Gounelle fait l'éloge de « l'hérésie », il rappelle que ce mot vient d'un vocable grec qui signifie « choix ». Le chapitre qu'il consacre alors à cette notion est composé justement de quatre sections significa-



© Nathalie Leroy-Mandart

tives qui sont successivement celles de liberté, responsabilité, réflexion, tolérance. « Seul un système tyrannique peut imposer à tous les mêmes croyances, les mêmes idées et les mêmes pratiques. Il crée une uniformité au prix d'une radicale soumission, en éliminant toute responsabilité et toute réflexion, en étouffant la singularité de chacun. »

Cela dit, André Gounelle avait publié quelques années avant *Penser la foi* un livre important, rarement cité et trop souvent ignoré : *Dans la cité* (Van Dieren, 2002). Il ne s'agit pas là d'un traité politique ni d'un manifeste en faveur d'un christianisme social, mais d'un essai interpellant dont l'auteur, qui n'était pas un militant politique, prend au sérieux le cadre et les contextes dans lesquels il vivait son métier et sa vocation de théologien. Il reconnaissait qu'avec cet essai, il sortait du domaine habituel de ses recherches et précisait dans l'introduction : « J'ai, cependant, toujours plaidé pour une théologie de la culture, ce qui devait me conduire un jour ou l'autre à aborder des questions de société, et à le faire en croisant mon regard de citoyen avec

mes convictions chrétiennes. » Au cœur de ces pages, le lecteur découvre, là encore, que c'est le choix de la liberté qui inspire principalement les réflexions d'ordre social d'André Gounelle. Nous redoutons la liberté. Mais, comme dans le domaine de la foi, nous devons pourtant, au cœur de la cité, l'assumer, nous prononcer personnellement, choisir et décider.

En conclusion, je voudrais dire les fidélités indéfectibles d'André Gounelle : aux siens, à sa famille, à ses amis, au protestantisme libéral, à son Église.

Il m'a dit combien il regrettait, à l'heure de la retraite de professeur de la Faculté de théologie de Montpellier, de ne plus faire partie du Conseil national de l'Église réformée de France dont il fut un membre écouté pendant douze ans.

Il a également présidé l'Association libérale « Évangile et liberté ».

Nous avons dit sa défense de la liberté ; il convient de souligner qu'elle ne correspond pas avec lui à une abstraction facile, mais à un engagement exigeant. ●



Rencontres du protestantisme de liberté

DE QUEL DIEU SOMMES-NOUS ATHÉES ?

57^e édition

2025

11/12

OCTOBRE

à Sète

Au Lazaret



Penser, critiquer et croire en toute liberté

avec :

Alain Bienvenue
Christophe Chalamet
Béatrice Cléro-Mazire
Carolina Costa
Christophe Cousinié
Jean-Marie de Bourqueney
Roger Foehrlé
Sébastien Gengembre
Stéphane Lavignotte

Valérie Nicolet
Christine Pédotti
Nicolas Penin
Jean-Marie Perinetti
Débats animés par
Christian Apothéloz
et Stéphane Lutz-Sorg



■ **Contact /
inscriptions :**
Jean-Claude MARTIN
tél. 06 62 47 12 95

martinsjctm@gmail.com



AGENDA

> **Retrouvez-nous le 7 septembre**
sur notre stand lors de l'Assemblée du
Musée du Désert à Mialet.



*Libre-croyant.e, est le journal de l'association Union Protestante Libérale & Progressiste.
En adhérant à l'association, vous recevrez quatre numéros par an.
L'ensemble des articles du site internet sera en accès libre et gratuit.*

Pour continuer à faire vivre ce protestantisme auquel nous tenons et commencer cette nouvelle aventure, nous comptons sur vous toutes et tous.



ADHÉSION

À renvoyer à l'adresse du siège social

UNION PROTESTANTE LIBÉRALE & PROGRESSISTE

Association à but non lucratif, loi 1901
Siège : 108 grand rue, 30270 Saint Jean du Gard
secretaire-general-e@libre-croyant-e.com

*Vous pouvez obtenir
les statuts de l'association
sur simple demande*

Nom : Prénom :

Adresse postale :

Adresse mail :

N° de tél (facultatif) :

Profession :

Engagement ecclésial :

Adhésion (10€) Soutien : €

Par **chèque** à l'ordre de UPLP

Par **virement** (en indiquant nom, adresse et mail) :

IBAN FR76 1027 8079 6500 0208 4880 264

BIC CMCIFR2A

Via le web : **sur www.libre-croyant-e.com**

ou directement en flaschant le QR code (Adhésion et paiement) :



Signature :



Libre croyant-e



Une idéologie prétend posséder la vérité. Elle dispense alors ceux qui y adhèrent de douter, de questionner, de chercher. Elle offre un refuge intellectuel contre l'incertitude, mais au prix d'un abandon de la pensée critique. Ce que nous devons craindre, ce n'est pas l'erreur, mais l'arrogance de ceux qui croient ne pas pouvoir se tromper.

Karl Popper



L'idéologie est, en quelque sorte, une foi sécularisée : elle donne aux individus une identité, une vision du monde, une espérance, comme le faisait jadis la religion.

Paul Ricoeur

